

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Dominique ZURBRIGGEN

Ô vous ! Frères humains d'Albert Cohen

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 149-155

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# « O vous, frères humains » d'Albert Cohen

## *Le testament d'un poète juif humilié*

De temps en temps, de plus en plus rarement, un auteur nous éblouit par sa parole neuve et juste, par son goût de la vie, son sens du cœur humain ou de l'absolu. Albert Cohen est un de ceux-là, pour toutes ces raisons à la fois. Cet écrivain juif, né à Corfou de parents grecs, arrivé en France à l'âge de cinq ans, ayant vécu une grande partie de sa vie à Genève, a mené une activité professionnelle intense au service des réfugiés et de la cause juive<sup>1</sup>, tout en élaborant une œuvre littéraire incomparable<sup>2</sup>.

*O vous, frères humains*, paru en 1972, a été édité récemment dans la collection Folio. Dans ce livre largement autobiographique, l'auteur, proche de ses quatre-vingts ans, retrace le « fugace mémorial peu drôle » de l'événement majeur, fondateur de sa pensée, de son œuvre et de son engagement social qu'a été le jour de ses dix ans.

Cet épisode marquant, souvent mentionné dans d'autres textes, mais jamais vraiment raconté jusque-là, forme le cœur du récit, récit qui s'ouvre et se clôt sur les réflexions du vieil homme que l'enfant est devenu, sur sa prière testamentaire à ses « frères humains ». Le lecteur risque d'être un peu surpris de prime abord par les constructions inhabituelles et les multiples

<sup>1</sup> A. Cohen a été, entre autres, attaché à la division diplomatique du BIT, conseiller juridique du Comité intergouvernemental des réfugiés, directeur de la division de la protection juridique et politique à l'ONU.

<sup>2</sup> A. Cohen a publié une « geste des juifs » en plusieurs tomes romanesques : *Solal* (1930), *Mangeclous* (1938), *Belle du Seigneur* (1968), *Les Valeureux* (1969). Il a écrit également une pièce de théâtre, *Ezéchiel* (1933) et trois récits autobiographiques : *Le Livre de ma Mère* (1954), *O vous, frères humains* (1972) et *Carnets* (1979). Le tout chez Gallimard.

répétitions du vieux « juif rabâcheur ». Mais s'il poursuit sa lecture, il sera vite séduit par sa prose sonore et imagée, hautement poétique, par le rythme mélodieusement incantatoire, par cette voix aux accents si vrais, aux modulations tantôt sarcastiques, tantôt doucement amères, le plus souvent baignées de tendresse.

## 1. Le récit de l'enfance brisée

Mais qu'a donc vécu de si dramatique notre écrivain le seize août 1905, jour anniversaire de ses dix ans ? Au sortir d'« un cours de vacances pour cancren en arithmétique », le petit Albert, rempli du désir d'aimer et d'être aimé, s'approche d'un « blond camelot aux fines moustaches » et au bagout bien français vendant un détachant universel, puis se faufile avec émerveillement au premier rang des curieux attroupés. « Oh ! comme j'étais heureux d'écouter ce séducteur, de rire avec les badauds, de participer, d'en être ! » se souvient encore le vieil homme si passionnément attaché à la France. Au moment où l'enfant sans méfiance, le « petit crétin aux boucles noires » sort de sa poche l'argent qui devrait lui valoir la considération des badauds et l'amitié du marchand, le camelot « au sourire carnassier », « aux longues canines » se met à l'insulter violemment de toute sa haine antisémite, le gifle, l'expulse du cercle sous les rires lâches de la foule ravie.

Excommunié, « marqué d'infamie », « fracassé de malheur », l'enfant comprend de façon brutale et foudroyante sa **différence** et son **identité juive** :

« Et je suis parti, éternelle minorité, le dos soudain courbé et avec une habitude de sourire sur la lèvre, je suis parti, à jamais banni de la famille humaine, sangsue du pauvre monde et mauvais comme la gale, je suis parti sous les rires de la majorité satisfaite, braves gens qui s'aimaient de détester ensemble, naïvement **communiant en un ennemi commun, l'étranger**, je suis parti, gardant mon sourire, affreux sourire tremblé, sourire de la honte. »<sup>3</sup>

Ainsi, **chassé de la communauté humaine**, le petit garçon retrouve spontanément les gestes de sa race : le dos voûté où « pousse la bosse des juifs », le « regard oblique de bête malade », le « lamentable sourire nerveux », et

<sup>3</sup> *O vous, frères humains*, Folio, Paris 1988, p. 43.

même le balancement rituel de ses pères — « séculaire cadence de rumination du malheur » — le long de son premier mur des lamentations.

L'enfant juif tente de se réfugier dans un cabinet de gare payant, mais il reste si longtemps dans ce lieu malodorant à considérer les craquelures de la cuvette, se punissant ainsi d'être né et d'être méchant, que la tenancière, indignée, lui demande haineusement « si c'est pour aujourd'hui ou pour demain ».

Alors, banni une fois encore, il **entame la longue errance « des honnis et des honteux »**, étranger partout dans cette Marseille autrefois familière, découvrant partout maintenant des gens qui sourient féroce­ment ou le montrent du doigt. Sur les façades des maisons aussi, il lit avec horreur des mots jamais vus auparavant: Mort aux Juifs. Hallucinations d'un enfant fourbu ou triste réalité d'une France contaminée par l'affaire Dreyfus ? Les deux sans doute, car l'écrivain a réussi, avec une grande pénétration psychologique, à associer la soudaine révélation de la haine à la perte de l'innocence, à la sournoise méfiance envers soi-même et les autres. « Ce jour d'un nouveau regard »<sup>4</sup> marque **la fin de l'enfance**.

Le « malheureux lépreux » pourra-t-il échapper au crime d'être né juif ? Il a beau inventer — dans une série de réactions psychologiques ingénieusement condensées et agencées par l'auteur — mille subterfuges : quitter la France, changer de nom, prier Dieu de faire reculer le temps, devenir fou, se raconter le temps du bonheur, dire « des mots sauveurs »... il est « à jamais **maudit d'étrangeté**, envoyé dans un invisible camp de concentration, un camp miniature, ...un camp de l'âme seulement ».<sup>5</sup>

## 2. O dure solitude !

Certes, le petit Albert, enfant unique, qui passe ses jeudis dans l'appartement désert à attendre sa mère laborieuse, enfant d'émigrés « sans nul contact avec l'extérieur »<sup>6</sup>, connaît déjà douloureusement le poids de la solitude. Mais, ô merveille, il se sait tendrement et inconditionnellement aimé par sa mère, cette « reine de bonté », qui répond sans mesure à son insatiable soif

<sup>4</sup> *Carnets* (1978), Paris 1979, p. 152.

<sup>5</sup> *O vous, frères humains*, Folio, Paris 1988, p. 73. On pourrait lire aussi la page 93.

<sup>6</sup> *Le Livre de ma Mère*, Folio, Paris 1981, p. 44.

d'amour. S'il se lave consciencieusement tous les matins à l'eau froide, s'il se fait beau et charmant, s'il rend service, c'est pour plaire à sa mère et pour qu'elle soit fière de lui. Comme elle met sa joie dans son petit « prince » chéri, ainsi trouve-t-il sa joie dans l'obéissance à sa volonté.

L'enfant unique a d'ailleurs tant besoin de tendresse qu'il aime en secret une blonde et chrétienne Viviane tout droit sortie de ses rêves, et qu'il promet même chaque soir à sa douce patrie, la France, de la servir toute sa vie.

Or, c'est ce garçon généreux et sensible, assoiffé de communion, qui va se heurter à l'hostilité des hommes. A sa quête d'amour, à son « désir d'en être » s'oppose gratuitement, absurdement la haine des imbéciles. Parce qu'il a « une tête de youpin », l'enfant est rejeté, considéré comme un criminel :

« Oui, toujours seul et jamais aimé, sans trêve allant, toujours juif, juif toute ma vie... **haï des humains et les aimant...**<sup>7</sup>

A cause de cette expérience tragique, le héros malheureux décide de renoncer à la blonde Viviane, de rester toujours seul dans sa chambre et d'en faire son pays, sa « petite France » à lui<sup>8</sup>. Ne savons-nous pas d'ailleurs que l'écrivain, devenu vieux, demeurerait confiné chez lui en robe de chambre de soie, accueillant ainsi ses visiteurs et même la télévision ? Assurément, le cabinet payant des dix ans — « refuge de deux sous contre la méchanceté » —, l'appartement désert annonçaient-ils déjà la chambre solitaire où le juif se réfugierait, écrivant « du matin au soir », couchant des « vermisseaux d'encre sur du papier, si inutilement »<sup>9</sup>.

Inutilement vraiment, si la découverte tragique de son « étrangeté » a fait naître à la parole et à l'écriture un fou de communion ?

### 3. La douce tendresse de pitié

En butte à la méfiance et à l'hostilité, l'être humain de tous les temps connaît le danger de se replier sur lui-même, de se complaire dans le malheur. Le lecteur pourrait penser qu'Albert Cohen n'échappe pas à ce travers en

<sup>7</sup> *O vous, frères humains, op. cit.*, p. 123.

<sup>8</sup> *Id.*, pp. 127 et 128.

<sup>9</sup> *Id.*, p. 20.

relevant au fil des pages tant d'allusions au miroir : glace devant laquelle l'enfant en quête de divertissements prononce des discours politiques, vitrines de magasin où il contemple effrayé un enfant effrayé qui le fixe, miroir dans lequel regarde l'écrivain écrivant. Il sera peut-être même surpris en apprenant que le malheureux héros, revenant à la maison après son interminable odyssee dans les rues marseillaises et dans les méandres de son cœur, baise de temps en temps ses petites mains, s'encourage à voix haute : « Viens, mon chéri, mon ami Albert. »

Toutefois, Cohen est si naturellement tourné vers l'autre, a tant besoin d'amour et de compréhension qu'il ne pourrait se suffire heureusement à lui-même. Ce don Juan cherche à séduire, il est vrai ; comme Narcisse, il se trouve beau et charmant. Mais l'écrivain, conscient de la vanité des êtres et des choses, est trop exigeant d'absolu pour ne pas se regarder avec une douce ironie, pour ne pas **prendre en pitié** l'enfant naïf et faible qu'il fut :

« Lorsque je revois une des photographies... toujours inquiètes de moi enfant... lorsque je revois ce petit stupéfait, j'ai pitié... d'un doux enfant qui ne méritait vraiment pas ça. »<sup>10</sup>

Bien davantage encore : par-delà l'apprentissage de la solitude inhérente à sa condition, l'expérience cruciale de ses dix ans va révéler à Cohen sa profonde **solidarité avec le peuple juif**. L'enfant qui, après son expulsion, voudrait changer de nom, de tête, de religion même finit, dans une scène sublime, par oindre son front de ses larmes, adopter « la démarche royale et faible » des parias persécutés, devenir un authentique fils d'Israël :

« J'allai, fier éternellement de mon peuple, mon beau malheur, j'allai dans un vent de désert, la main de l'Eternel contre mes reins, j'allai, **couronné de leur haine**, désormais juif à jamais, juif comme les patriarches, juif comme les prophètes et juif comme Dieu. Alléluia. »<sup>11</sup>

Bien sûr, le ton de ces pages finales laisse percer, en plus de la tendresse, un brin d'ironie envers ce roi des juifs « royalement timbré », portant sur sa tête sa serviette d'école déployée comme les Tables de la Loi, faisant des gestes

<sup>10</sup> *Id.*, pp. 89-90.

<sup>11</sup> *Id.*, p. 181.

de bénédiction élégants mais « à peine ébauchés pour ne pas attirer l'attention ». Cet enfant toutefois, « faux roi en Israël », « aboulique et maboul », en quête d'amour et de paix, rêve, « vrai descendant du prêtre Aaron »<sup>12</sup>, autre Christ<sup>13</sup>, de bénir les méchants, de prendre sur lui toute haine :

« Sale juif, hurlèrent des foules, et je les bénis. Sacerdotalement, de la main écartée en deux rayons, je bénissais mes chers méchants, et sur ma face en douleur et sourire, je sentais couler, en bave longue, les outrages et la haine de mes fils, les hommes. »<sup>14</sup>

L'enfant-prêtre, désormais fier de son nom, de sa race, nourrit l'espoir — fou peut-être — de **briser la haine** et de **rétablir la communion perdue**. Jamais Albert Cohen ne reniera cette aspiration impérieuse. Tout près de devenir « un authentique macchabée avec tous ses charmes de claqué », le vieil écrivain éprouve une « véritable tendresse de pitié » pour tous ses frères « en la commune mort » :

« Oh, ces jeunes dames provisoires qui circulent en croyant qu'elles seront toujours vivantes... Oh, ces comiques mâles qui circulent, velus descendants d'anthropopithèques et adorateurs de la force... malheureux qui ne se doutent pas qu'ils s'en vont vers leur durable silence. »<sup>15</sup>

Même au camelot si cruel, A. Cohen ne peut que « pardonner de véritable pardon » car l'offenseur est son frère en la mort, « futur agonisant qui connaîtra les horreurs de la vallée des épouvantements ». Déjà il mérite pitié et tendresse de pitié en vertu de ses « augustes droits de malheur à venir ».

En réponse à l'humiliation et au rejet, la « douce tendresse de pitié » permet donc à l'être humain de conserver son humanité (au lieu de devenir un babouin, primate à canines, adorateur de la force) et de sauver l'humanité.

<sup>12</sup> En effet, Cohen signifie prêtre en hébreu. On peut consulter *Carnets, op. cit.*, p. 148.

<sup>13</sup> *O vous, frères...* *op. cit.*, p. 196. Comment ne pas citer cette page admirable : « J'allais dans la rue déserte, j'allais, la main à ma joue offensée, j'allais, ... avec Un des miens à ma droite, Jésus aux yeux cernés, Jésus qui tenait aussi sa main contre sa joue gauche... deux perdus et étonnés allant ensemble...

<sup>14</sup> *Id.*, p. 194.

<sup>15</sup> *Op. cit.*, pp. 24-25.

#### 4. Le testament d'un enfant juif expulsé

Si le vieil écrivain s'est enfin décidé à transcrire l'épisode douloureux qui brisa son enfance et fut sans aucun doute à l'origine de sa vocation d'écrivain, c'est pour adresser à ses frères humains un ultime message d'amour et de paix.

Trop souvent, depuis deux mille ans, l'amour du prochain est demeuré illusoire et stérile : « léger amour à tous donné, et c'est-à-dire à personne ». Il n'a pas empêché la multiplication et la sophistication des armes, le foisonnement des guerres, les longues cheminées des fours crématoires, les camps de la mort. Qui est capable d'aimer de cet amour véritable « plus fort que l'attachement à soi-même », « constant tremblement pour l'autre » ? Et comment aimer chacun de cet amour-là ?<sup>16</sup>

C'est pourquoi, s'adressant en priorité « aux antisémites haïsseurs de juifs », Albert Cohen les supplie au moins d'« arracher les canines de leur âme », d'avoir pitié les uns des autres pour que, dénués de haine, ils laissent naître en leur cœur une humble bonté :

« O vous, frères humains, vous qui pour si peu de temps remuez, immobiles bientôt et à jamais compassés et muets en vos raides décès, ayez pitié de vos frères en la mort. »<sup>17</sup>

En 1970, juste avant que ce testament ne soit publié, on pouvait lire sur les murs d'Aix : « Que crève la charogne juive et revienne l'heureux temps du génocide ». Aujourd'hui le révisionnisme tente de pseudo-intellectuels médiocres et aveugles, l'antisémitisme retrouve droit de cité dans les médias et dans certains groupements politiques. « Du haut de sa mort prochaine », un homme nous parle de l'absurdité de la haine : saurons-nous écouter sa voix ardente pour échapper au grand péril qui menace la fin de notre siècle : la montée des fanatismes politico-religieux, le retour des idéologies creuses le plus souvent teintées de racisme ?

Dominique Zurbriggen

<sup>16</sup> Pour Cohen, seule sa mère, « sainte sentinelle », a été capable d'aimer ainsi son mari et son fils. « O amour de ma mère, à nul autre pareil. »

<sup>17</sup> *O vous, frères... op. cit.*, p. 213.